

POUR MÉMOIRE Bobby Sands, irradiant

Par Sorj CHALANDON

La première fois, il était mort. Ce fut donc la dernière. Une nuit de mai comme seul novembre en ose. Une nuit de brouillard glacé, d'anoraks humides, d'écharpes relevées et de poings dans les poches. L'émeute avait cessé. Belfast chuchotait. La ville avait sa gueule grise. Celle des jours mauvais. Juste avant le drame, ou alors juste après. Tout allait renaître avec l'aube, les cris, les pierres et les bruits du feu. Bientôt, les vieilles reprendraient leur place sur les trottoirs, à genoux, leur rosaire à la main, nous le savions. Mais ce soir, tout se taisait. Tout se taisait parce que Bobby Sands était mort. Et que c'était impossible.

«Ne pose pas de questions. Ne prends pas de notes», avait dit notre accompagnateur. «Ne parle plus», a commandé un autre.

Que savons-nous de Bobby Sands ? En fait, rien. Ou peu. Ce que chacun savait de lui. Son visage, d'abord. Un sourire en noir et blanc sur les murs nationalistes, son regard à chaque fenêtre, au-dessus des cheminées, dans les portefeuilles, sur les agendas d'écoliers, piqué au revers des vestes, imprimé sur les maillots d'enfants, dans les pubs, les magasins, tatoué sur des peaux, brodé sur des drapeaux, en affiches, en calicots, en banderoles. Une photo. La même, toujours. La seule presque, prise en 1976 à la prison de Long Kesh. L'image unique que nous avons de lui.

«Respecte le silence», avait dit notre accompagnateur. C'était la nuit du 7 mai 1981. Nous étions à Twinbrook, un quartier catholique du sud-ouest de Belfast. Au coin des rues, dans les jardinets, contre les murs, adossés aux réverbères orangés, assis à quatre dans des voitures mornes, des femmes et des hommes faisaient le guet. Des combattants de l'IRA, des amis, des gamins larmes aux yeux, des jeunes dents serrées, des mères en peignoir, des voisins. La maison des Sands était de brique. Pareille aux autres. Avec juste un ruban noir accroché sur le seuil.

«Ne parle plus», avait dit l'homme. Il a frappé à la porte. Une entrée minuscule de papier peint, et l'escalier qui mène aux chambres. La chaleur, la maison. Ces endroits familiers où l'on se dit qu'on a la vie devant. Qu'il y aura des portes, et d'autres portes après, et des pièces à n'en plus finir jusqu'à croiser la mort. Et qu'on aura le temps. Le temps de s'y faire. Tout le temps. Et voilà que le salon s'ouvre. Et voilà que Bobby Sands est là.

Que savons-nous de lui ? En fait, rien. Ou peu. Des nouvelles de journaux. Gamin, Robert Sands joue au football. Il porte les couleurs de clubs ennemis des nationalistes. Né à Rathcoole la protestante, quartier nord de Belfast, l'enfant n'a pas été bercé aux frissons de l'hymne irlandais. Après, nous savons que la guerre le rattrape. Qu'en 1972, des voisins protestants attaquent sa maison catholique. Nous savons que sa famille se réfugie à Twinbrook, quartier né d'exodes successifs. Qu'il est apprenti carrossier, menacé de mort par ses collègues protestants. Puis qu'il a 18 ans, et qu'il quitte son emploi. Puis qu'il a 18 ans, et qu'il rejoint l'Armée républicaine irlandaise.

Que savons-nous de lui ? En octobre 1972, il est arrêté dans une maison de Belfast. Quatre pistolets y sont cachés. Cinq ans de prison. Nous savons que les combattants bénéficient alors d'un statut spécial, qui les fait prisonniers de guerre, ou presque. Nous savons qu'en cellule Sands apprend le gaélique, l'histoire de son pays. Qu'il écrit des poèmes, des nouvelles, des textes politiques, qu'il rattrape toute cette école absente. Nous savons qu'il est libéré. Qu'il se marie. Que son fils s'appelle Gerard. Six mois plus tard, il est arrêté avec une arme de poing. Nous savons qu'entre-temps, le 1er mars 1976, le statut spécial a été aboli. Condamné à

quatorze années de prison, Bobby Sands devient un droit commun. Comme les autres, il refuse le costume carcéral. Comme les autres, il vit nu, recouvert de sa seule couverture de lit. Plus de visite, plus de courrier, plus rien.

Nous savons que le jeune homme s'improvise alors professeur de gaélique. Les mains en porte-voix, visage contre le mur de sa cellule, il hurle les mots de sa langue, il les chante, et les prisonniers récitent après lui. Tout cela, nous le savons.

Un matin de 1978, alors que des centaines de républicains vivent nus depuis deux ans, les Britanniques décident de confisquer leurs tinettes. Sands et les autres urinent sur le sol et répandent leurs excréments sur les murs des cellules. Les douches leur sont interdites. Ils sont lavés au jet.

En mars 1981, cela fait cinq ans que les hommes sont nus, et trois années qu'ils vivent dans leurs excréments. Nous savons que, sans l'aval de l'IRA, les hommes de Long Kesh entrent en grève de la faim. Bobby Sands a 26 ans. Nous savons qu'il prend le commandement des détenus républicains, et qu'il mène le jeûne. Les prisonniers ont cinq revendications. Simples à fendre l'âme, nous les savons. Les enfants les récitent, elles griffent les murs des villes, elles labourent les gorges à force d'être scandées. Pas d'uniforme carcéral, pas de travail obligatoire, libre association, une visite, un colis, une lettre par semaine et remise normale des peines.

C'est alors que nous avons rencontré son visage sur les murs. Ce regard et ce nom. Ses poèmes ont été récités, chantés, ses écrits brusquement découverts. «Notre revanche sera le rire de nos enfants», disait Bobby Sands. Nous savons que l'alouette, son emblème, est devenue symbole de résistance.

Après Bobby, Francis s'est porté volontaire. Et puis Ray, et Patsy, et Joe, Martin, Kevin, Kieran, Thomas et Michael. Nous le savons.

«Respecte le silence», nous avait dit cet homme. Le cercueil de Bobby Sands était levé, posé contre le mur, gardé par deux hommes de l'IRA en uniforme. Sur le satin blanc, un visage de cire. Poudré, maquillé de vie, du coton dans les joues. Ses os perçaient. Il était translucide. Entre ses doigts, le petit crucifix envoyé par le pape. Un visage, deux mains et puis rien. Un corps en creux. Posé sur son torse, le drapeau de la république, son béret noir et ses gants de soldat. Derrière, un canapé. Des amis, des proches. Ils parlaient bas. Ils parlaient dignes. Ils étaient soulagés. Depuis plus de deux mois, chaque regard irlandais portait sa mort en lui.

Nous savons beaucoup de Sands. Son visage, ses poèmes, son alouette, son combat pour la république et son espoir en la justice. Nous savons qu'il est mort le 5 mai 1981 à 1h17, après 66 jours de supplice. Nous savons qu'il avait 27 ans. Qu'il venait d'être élu député à Westminster. Nous savons que ses neuf camarades l'ont suivi dans l'agonie. Nous savons que Margaret Thatcher n'a pas cédé. Nous savons que jamais ce jeune homme n'a baissé la tête. Nous savons aujourd'hui le processus de paix.

«Ne prends pas de notes», avait dit l'homme, et nous avons gardé les mains vides. Pourtant, un mot nous reste. Un mot de plus, encore. Une phrase, écrite sur une carte pieuse déposée sur le corps, au milieu des autres, des saints éparpillés qui recouvraient sa mort. C'était une Vierge colorée et signée par plusieurs. En bas, à droite et au stylo rouge, il y avait une question : «Est-ce que demain se souviendra ?» Oui.

Aller vers
[Sections de cette Page](#)

[Autres pages sur Facebook](#)

[Aide accessibilité](#)

Facebook



[Josiane](#)

[Accueil](#)

[Retrouver des amis](#)

[Créer](#)

[Invitations](#)

[Messages](#)

[2 Notifications](#)

[Paramètres du compte](#)

-
-
- • •

[Raccourcis](#)

-
- [Voir plus...](#)

Parcourir

-
- • • • • [Voir plus...](#)

[Sponsorisé](#)

[Créer une publicité](#)

[Coronavirus : visualisez le nombre de personnes hospitalisées en France et département par département](#)

lemonde.fr

[Quelles sont les zones en tensions ? Celles où le virus s'est le plus répandu ?](#) 



[Xiaomi France - Site Officiel](#)

event.mi.com

[Xiaomi Redmi Note 9S - La légende continue. DES PERFORMANCES EXCEPTIONNELLES: - Processeur...](#)

[Français \(France\)](#) · [English \(US\)](#) · [Español](#) · [Português \(Brasil\)](#) · [Deutsch](#)
[Confidentialité](#) · [Conditions générales](#) · [Publicité](#) · [Choisir sa pub](#) · [Cookies](#) ·
[Plus](#)

Facebook © 2020

[Créer une publication](#)



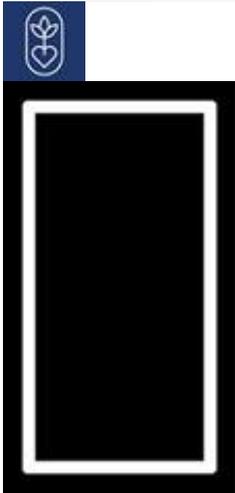
Photo/Vidéo

Identifier des amis

Humeur / activité

[Stories](#)

[Voir tout](#)



Fil d'actualité



[Sori Chalandon 48 min](#) ·

Bobby Sands

Il y a 39 ans, le 5 mai 1981, le patriote irlandais Bobby Sands mourait dans une prison britannique après 66 jours de grève de la faim.

Il avait 27 ans.

Combattant républicain, criminalisé par la justice britannique - comme tous ses camarades emprisonnés - il avait organisé ce mouvement de protestation pour que tous obtiennent le statut de prisonniers politique.

Depuis 5 ans déjà (septembre 1976) , 300 détenus nationalistes du camp de Long Kesh vivaient nus, enroulés dans leur couverture de lit puis au milieu de leurs excréments (1978) punis de toilettes et de douches par l'administration pénitentiaire parce qu'ils refuseraient de porter l'uniforme carcéral des droits communs.

À la prison d'Armagh, les combattantes détenues avaient, elles, refusé tout travail carcéral pour exiger ce même « statut spécial ».

L'administration britannique a alors tenté de briser violemment ce mouvement, qui ne rencontraient aucun écho dans l'opinion publique internationale. Pour répondre à cette violence quotidienne et mobiliser l'Irlande nationaliste autour de ses prisonniers, Bobby Sands, officier de l'IRA commandant le camp, décidait d'entrer en grève de la faim le 1er mars 1981. Suivi chaque semaine par l'un de ses camarades.

Le 9 avril 1981, il était élu député au parlement de Westminster pour la circonscription nord-irlandaise de Fermanagh-South Tyrone, mais Margaret Thatcher n'a rien cédé, précipitant ainsi la mort en grève de la faim de neuf autres combattants républicains.

En ces temps de confinement, et donc de réflexion, une pensée pour ces jeunes hommes.

Francis Hughes, 59 jours -25 ans.

Raymond McCreesh, 61 jours - 24 ans.

Patsy O'Hara 61 jours - 23 ans.

Joe McDonnell, 61 jours - 29 ans.

Martin Hurson , 46 jours - 24 ans.

Kevin Lynch, 71 jours - 25 ans.

Kieran Doherty, 73 jours. - 25 ans.

Thomas McElwee, 62 jours - 23 ans.

Micky Devine, 60 jours - 27 ans

Bobby Sands, avant son arrestation et après..



POUR MÉMOIRE

Bobby Sands, irradiant

Par Sorj CHALANDON

La première fois, il était mort. Ce fut donc la dernière. Une nuit de mai comme seul novembre en ose. Une nuit de brouillard glacé, d'anoraks humides, d'écharpes relevées et de poings dans les poches. L'émeute avait cessé. Belfast chuchotait. La ville avait sa gueule grise. Celle des jours mauvais. Juste avant le drame, ou alors juste après. Tout allait renaître avec l'aube, les cris, les pierres et les bruits du feu. Bientôt, les vieilles reprendraient leur place sur les trottoirs, à genoux, leur rosaire à la main, nous le savions. Mais ce soir, tout se taisait. Tout se taisait parce que Bobby Sands était mort. Et que c'était impossible.

«Ne pose pas de questions. Ne prends pas de notes», avait dit notre accompagnateur. «Ne parle plus», a commandé un autre.

Que savons-nous de Bobby Sands ? En fait, rien. Ou peu. Ce que chacun savait de lui. Son visage, d'abord. Un sourire en noir et blanc sur les murs nationalistes, son regard à chaque fenêtre, au-dessus des cheminées, dans les portefeuilles, sur les agendas d'écoliers, piqué au revers des vestes, imprimé sur les maillots d'enfants, dans les pubs, les magasins, tatoué sur des peaux, brodé sur des drapeaux, en affiches, en calicots, en banderoles. Une photo. La même, toujours. La seule presque, prise en 1976 à la prison de Long Kesh. L'image unique que nous avons de lui.

«Respecte le silence», avait dit notre accompagnateur. C'était la nuit du 7 mai 1981. Nous étions à Twinbrook, un quartier catholique du sud-ouest de Belfast. Au coin des rues, dans les jardinets, contre les murs, adossés aux réverbères orangés, assis à quatre dans des voitures mornes, des femmes et des hommes faisaient le guet. Des combattants de l'IRA, des amis, des gamins larmes aux yeux, des jeunes dents serrées, des mères en peignoir, des voisins. La maison des Sands était de brique. Pareille aux autres. Avec juste un ruban noir accroché sur le seuil.

«Ne parle plus», avait dit l'homme. Il a frappé à la porte. Une entrée minuscule de papier peint, et l'escalier qui mène aux chambres. La chaleur, la maison. Ces endroits familiers où l'on se dit qu'on a la vie devant. Qu'il y aura des portes, et d'autres portes après, et des pièces à n'en plus finir jusqu'à croiser la mort. Et qu'on aura le temps. Le temps de s'y faire. Tout le temps. Et voilà que le salon s'ouvre. Et voilà que Bobby Sands est là.

Que savons-nous de lui ? En fait, rien. Ou peu. Des nouvelles de journaux. Gamin, Robert Sands joue au football. Il porte les couleurs de clubs ennemis des nationalistes. Né à Rathcoole la protestante, quartier nord de Belfast, l'enfant n'a pas été bercé aux frissons de l'hymne irlandais. Après, nous savons que la guerre le rattrape. Qu'en 1972, des voisins protestants attaquent sa maison catholique. Nous savons que sa famille se réfugie à Twinbrook, quartier né d'exodes successifs. Qu'il est apprenti carrossier, menacé de mort par ses collègues protestants. Puis qu'il a 18 ans, et qu'il quitte son emploi. Puis qu'il a 18 ans, et qu'il rejoint l'Armée républicaine irlandaise.

Que savons-nous de lui ? En octobre 1972, il est arrêté dans une maison de Belfast. Quatre pistolets y sont cachés. Cinq ans de prison. Nous savons que les combattants bénéficient alors d'un statut spécial, qui les fait prisonniers de guerre, ou presque. Nous savons qu'en cellule Sands apprend le gaélique, l'histoire de son pays. Qu'il écrit des poèmes, des nouvelles, des textes politiques, qu'il rattrape toute cette école absente. Nous savons qu'il est libéré. Qu'il se marie. Que son fils s'appelle Gerard. Six mois plus tard, il est arrêté avec une arme de poing. Nous savons qu'entre-temps, le 1er mars 1976, le statut spécial a été aboli. Condamné à quatorze années de prison, Bobby Sands devient un droit commun. Comme les autres, il refuse le costume carcéral. Comme les autres, il vit nu, recouvert de sa seule couverture de lit. Plus de visite, plus de courrier, plus rien.

Nous savons que le jeune homme s'improvise alors professeur de gaélique. Les mains en porte-voix, visage contre le mur de sa cellule, il hurle les mots de sa langue, il les chante, et les prisonniers récitent après lui. Tout cela, nous le savons.

Un matin de 1978, alors que des centaines de républicains vivent nus depuis deux ans, les Britanniques décident de confisquer leurs tinettes. Sands et les autres urinent sur le sol et répandent leurs excréments sur les murs des cellules. Les douches leur sont interdites. Ils sont lavés au jet.

En mars 1981, cela fait cinq ans que les hommes sont nus, et trois années qu'ils vivent dans leurs excréments. Nous savons que, sans l'aval de l'IRA, les hommes de Long Kesh entrent en grève de la faim. Bobby Sands a 26 ans. Nous savons qu'il prend le commandement des détenus républicains, et

qu'il mène le jeûne. Les prisonniers ont cinq revendications. Simples à fendre l'âme, nous les savons. Les enfants les récitent, elles griffent les murs des villes, elles labourent les gorges à force d'être scandées. Pas d'uniforme carcéral, pas de travail obligatoire, libre association, une visite, un colis, une lettre par semaine et remise normale des peines.

C'est alors que nous avons rencontré son visage sur les murs. Ce regard et ce nom. Ses poèmes ont été récités, chantés, ses écrits brusquement découverts. «Notre revanche sera le rire de nos enfants», disait Bobby Sands. Nous savons que l'alouette, son emblème, est devenue symbole de résistance.

Après Bobby, Francis s'est porté volontaire. Et puis Ray, et Patsy, et Joe, Martin, Kevin, Kieran, Thomas et Michael. Nous le savons.

«Respecte le silence», nous avait dit cet homme. Le cercueil de Bobby Sands était levé, posé contre le mur, gardé par deux hommes de l'IRA en uniforme. Sur le satin blanc, un visage de cire. Poudré, maquillé de vie, du coton dans les joues. Ses os perçaient. Il était translucide. Entre ses doigts, le petit crucifix envoyé par le pape. Un visage, deux mains et puis rien. Un corps en creux. Posé sur son torse, le drapeau de la république, son béret noir et ses gants de soldat. Derrière, un canapé. Des amis, des proches. Ils parlaient bas. Ils parlaient dignes. Ils étaient soulagés. Depuis plus de deux mois, chaque regard irlandais portait sa mort en lui.

Nous savons beaucoup de Sands. Son visage, ses poèmes, son alouette, son combat pour la république et son espoir en la justice. Nous savons qu'il est mort le 5 mai 1981 à 1h17, après 66 jours de supplice. Nous savons qu'il avait 27 ans. Qu'il venait d'être élu député à Westminster. Nous savons que ses neuf camarades l'ont suivi dans l'agonie. Nous savons que Margaret Thatcher n'a pas cédé. Nous savons que jamais ce jeune homme n'a baissé la tête. Nous savons aujourd'hui le processus de paix.

«Ne prends pas de notes», avait dit l'homme, et nous avons gardé les mains vides. Pourtant, un mot nous reste. Un mot de plus, encore. Une phrase, écrite sur une carte pieuse déposée sur le corps, au milieu des autres, des saints éparpillés qui recouvraient sa mort. C'était une Vierge colorée et signée par plusieurs. En bas, à droite et au stylo rouge, il y avait une question : «Est-ce que demain se souviendra ?» Oui.